

Un destin de Georges-Arthur Goldschmidt
Les collines de Belleville de Georges-Arthur Goldschmidt

Louise Grenier

Number 260, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86893ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, L. (2017). Review of [*Un destin de Georges-Arthur Goldschmidt / Les collines de Belleville de Georges-Arthur Goldschmidt*]. *Spirale*, (260), 73–75.

Georges-Arthur Goldschmidt, une mémoire désespérée

Par Louise Grenier

UN DESTIN

de Georges-Arthur Goldschmidt
Éditions de l'éclat, 2016, 128 p.

LES COLLINES DE BELLEVILLE

de Georges-Arthur Goldschmidt
Éditions Actes Sud, 2015, 110 p.



«Toi, tu n'en auras pas, tu n'es pas un Allemand.» Les mots du charbonnier claquent encore dans la mémoire de Georges-Arthur Goldschmidt. Cette scène, révélatrice, le déporte dans un ailleurs qu'il ne cesse d'interroger. Presque banale, elle lui annonce un changement dans l'ordre du monde. Il ne sera plus jamais le même. Alors âgé de neuf ans, il avait attendu, derrière d'autres enfants, de recevoir

une carte de l'Allemagne qui lui faisait penser au jeu de l'oie. Dans le Reinbek de 1937, l'interpellation est lourde de menaces. Mais si je ne suis pas un Allemand, qui suis-je? Il n'y a qu'une seule réponse possible : un juif. La scène cristallise cet instant traumatique où le cœur se met à battre dans le vide. Où les discours entendus, les écrits des affiches et des journaux prennent un sens définitif

et personnel; la mort est au bout de ces mots. Le voilà destitué de sa place familière, découpé de son lieu identitaire et jeté dans l'insaisissable. Muet, désormais. Car comment contredire une vérité qui l'identifie négativement? «Juif»; ce mot, Goldschmidt le suivra à la trace comme un signifiant énigmatique qui scelle son image et l'enferme dans une identité qu'il ne ressent pas comme sienne.

Dans son dernier livre, *Un destin*, il revient sur les conséquences d'une identité imposée par l'autre, qui «il-légitimise» son existence et, dans ce cas, l'expose aux affres de ne pas s'y reconnaître. Ce moment de bascule sera le commencement d'une interrogation douloureuse sur cet étranger qu'il est devenu pour lui-même : «*Je ne comprenais pas encore clairement que c'était justement cette désignation de juif qui ne me correspondait pas à laquelle je devais d'avoir saisi la découverte de moi-même en tant que celui-là qui vivait comme tout autre.*» Le mot «juif» restera indissociable de la violence du heurt initial avant qu'il ne devienne porteur d'une mémoire désespérée. D'avoir vécu «*l'expérience ultime de ces désignations qui deviennent des destinations*», Goldschmidt dépose dans ses livres cette mémoire de soi qu'il ne peut seul assumer. En ce sens, *Un destin* est l'adieu toujours différé à un passé qui transmet indéfiniment de terribles résonances.

Dans cet essai, l'auteur entremêle souvenirs et réflexions sur cette judéité dont il fut à la fois l'héritier et la victime. Le régime hitlérien l'avait déclaré juif parce qu'il avait un arrière-grand-père juif. Lui qui avait été éduqué dans une famille protestante de la région de Hambourg avait découvert ses origines juives comme une malédiction. Est-ce pour cette raison qu'il réfute toute assignation identitaire et qu'il revendique une individualité qui se défie des apparences ? Aucun être humain n'est réductible à sa désignation par autrui, écrit-il. Lui-même se situe hors des catégories logiques de *l'être* ou du *non-être* puisque, de par son histoire, il découvre qu'il peut à la fois «*être ce qu'il n'est pas*» et «*ne pas être ce qu'il est*». Adolescent, il avait trouvé refuge dans une jouissance qui lui permettait de triompher de cette contradiction. Adulte, c'est par l'écriture qu'il investira sa mémoire – comme un «*fond muet où je sais qui je suis*», souligne-t-il.

Dans *Les collines de Belleville*, Goldschmidt emprunte les traits d'un personnage fictif, Arthur Kellerlicht.

Au début des années 1950, celui-ci revient en Allemagne pour effectuer son service militaire. Kellerlicht renoue avec l'allemand tout en se sentant étranger dans son pays natal. Il n'est plus de ce pays-là, il n'est plus que de son enfance. Peut-être l'auteur symbolise-t-il une part de lui-même par l'usage de ce nom qui signifie «*rat-de-cave*» ou «*lampe qui éclaire les souterrains*». Ainsi peut-il témoigner de son expérience tout en restant à bonne distance du désespoir. De retour à Paris, Kellerlicht entrera dans un nouvel espace identitaire, non plus subi, mais «*trouvé/créé*» grâce au regard amoureux d'une femme. C'est elle, l'unique, celle qu'il attendait.

L'écriture qui efface la honte

La femme aimée comprend tout au plus intime ; étayage indispensable : sans elle, la vie est impossible. «*Deux choses m'ont sauvé*», confie Goldschmidt : «*ma femme et l'écriture*». L'une l'a accepté jusque dans ses profondeurs, l'autre a effacé la honte. Avec sa femme, il habite les paysages, il les fait siens. Avec elle, il s'inscrit dans la paternité – il a deux fils – et dans la société française. Cet amour a ouvert un espace propice à l'écriture, il a rendu possible une remontée vers soi.

Un regard qui le contient, voilà ce qui manquait à cet «*enfant aux cheveux gris*» (Hölderlin) devenu orphelin à dix ans. Pour y arriver, il lui aura fallu retraverser des fleuves, de la Seine au Rhin, pour aller vers la solitude d'un corps qui s'abandonne à ses passions et à celles de l'autre. Il lui aura fallu trouver de nouveaux emplacements psychiques pour loger ses pertes et cette part pulsionnelle de lui, hors temps – errante, en somme. C'est à partir de cette position identitaire choisie que le passé pourra se recomposer et se raconter. *Un corps dérisoire* paraîtra en 1971, quelque 15 ans après son mariage. Suivront des essais, des traductions, des conférences et de nombreux articles de revue.

Georges-Arthur Goldschmidt éclaire les sous-sols de la mémoire, ose

l'intime jusqu'aux limites de l'impudique. Chez cet écrivain aux multiples dualités – allemande/française, juive/protestante, philosophique/littéraire, parole/écriture – l'écriture permet de se délester de la pesanteur de la mémoire. D'arracher un réel traumatique à sa fange initiale pour dessiner la figure singulière d'un être qui lutte pour sa survie psychique. Dans les deux cas, un même motif sous-jacent : s'assurer «*que les autres existent*» et que lui-même fait «*partie de l'humanité*».

Dans l'Allemagne nazie de son enfance, Georges-Arthur Goldschmidt, né en 1928, ignorait qu'il était juif. Son arrière-grand-père s'était converti au protestantisme en 1869. Ses parents, luthériens issus de la bourgeoisie aisée, étaient assimilés et imprégnés de culture allemande. Leur fils aîné étant exclu de l'école à cause des lois raciales, ils s'attendaient à ce que le second le soit également ; aussi décidèrent-ils, en 1938, d'envoyer leurs fils en Italie. Les garçons resteront un an à Florence chez des amis de la famille, puis devront fuir de nouveau, cette fois vers la France où ils seront recueillis pendant sept ans dans un internat de Haute-Savoie. Ils ne reverront jamais leurs parents. Coupure tragique que le petit Georges-Arthur interprète comme une punition pour une faute secrète. Faute sexuelle, croyait-il. En réalité, faute d'être juif. Juif, il avait appris qu'il l'était de la bouche du charbonnier, puis il avait oublié ou dénié ce savoir. À l'âge de 15 ans, alors qu'il doit se cacher des Allemands, c'est la directrice de cet internat qui le lui rappellera : «*Mon pauvre enfant, vous ne savez donc pas que vous êtes juif ?*» Ce sera pour lui la preuve que l'identité n'est pas choisie.

La pulsion qui sauve

Amoureux de la littérature classique – Rousseau fut pour lui une révélation –, Goldschmidt ne se définit pas comme un intellectuel : «*Pour moi tout passe par le corps*», dit-il. Il est vrai que son imaginaire a été façonné par la montagne, seul témoin de ses émois adolescents. Émois rattachés à la

langue française, laquelle est d'autant plus investie qu'elle est demeurée pour lui un vecteur érotique et une preuve d'existence.

En allemand, «mémoire» et «pensée», *Gedächtnis* et *denken*, ont la même signification, écrit-il. Se souvenir et penser pour préserver cette évidence de soi, qu'aucun événement, aussi brutal soit-il, ne pourra lui enlever. Car c'est une mémoire chargée de coups et de volupté, d'abandon et d'exil que celle de cet homme de 88 ans. C'est aussi une pensée habitée par l'enfant qu'il aura été, qu'il est encore, et qui emprunte à la pulsion sa puissance de redressement dans le malheur. Au plus près du corps érotique et de ses fantasmes homosexuels, son écriture se déploie autour d'un événement qu'il dit «*fondateur*» : celui de l'émergence en lui, définitive et immuable, de la certitude d'exister. Expérience esthétique autant que sensorielle survenue en 1943, indissociable du contexte de son apparition : la vue en surplomb d'un paysage grandiose de Haute-Savoie où l'orphelin de 15 ans fixe son image. D'avoir soudainement ressenti, en «*cette année du danger extrême [...], un ébranlement, une secousse de tout l'être, un sentiment extraordinaire d'y être, d'être là*» lui assure que désormais rien ne changera plus en lui. Lui dont l'enfance fut interrompue par la perte de sa patrie et de sa famille prend conscience de sa condition d'exilé ; et peut-être y consent-il. Lui qui s'était interdit de penser à sa mère par crainte que la douleur ne l'achève trouve un abri dans la langue comme dans son corps en souffrance de l'autre et dans une jouissance qu'il qualifie de perverse. Il est vrai que l'enfance de ce rescapé de l'extermination nazie n'aura pas été qu'un objet de mémoire mais «*un même jour qui s'est infiniment prolongé*».

Plaisirs solitaires et fessées correctives données par la directrice de cet internat de Megève où il a été placé à 11 ans seront racontés dans des ouvrages autobiographiques : citons *Narcisse puni* (1989) et *La traversée des fleuves* (1999). Le rapport à soi

trouve là sa configuration symbolique, étant à la fois source d'investissement érotique et de violence, d'où l'«*hainamoration*» de soi, selon les mots de Lacan. La mère d'autrefois, dans sa dualité de passion et de rejet, se situe en arrière-plan de la scène perverse. Devenu adulte, Goldschmidt se présente comme le promoteur, voire le metteur en scène, des violences qu'il subit. Peut-être dénie-t-il ainsi un «*désemparement*» que Freud nomme *Hilflosigkeit*. En effet, qui pouvait le protéger à cette époque sinon celle-là même qui le frappait ?

Seul point fixe dans ce monde bouleversé : l'exilé lui-même, qui garde d'un côté les traces sensorielles de son lieu d'origine, et de l'autre les images du pays d'accueil, si intimement mêlées à la jouissance que la honte y affleure encore. Des deux côtés du soi, le masochisme sera une façon de se recentrer, de s'assurer de son existence. Une «*opération de pensée*», écrit Goldschmidt, le plaisir érotique qui en découle constituant un triomphe sur l'adversité, sur la mort.

Traduire, revenir à soi

Pour Georges-Arthur Goldschmidt, l'exil, surtout lorsqu'il est vécu dans l'enfance, est comme «*un mors qui [...] traverserait la bouche*». Mais l'exil, c'est d'abord l'irréparable perte de sa mère. Désormais, il y a dans le monde un espace troué par une absence, une mort bien réelle pour l'enfant qui en est expulsé. Devenu adulte, il n'oubliera jamais ce moment terrible où il voit disparaître ses parents sur le quai de la gare de Hambourg. Dans l'abandon qui suivit, il effaça le visage de sa mère dès qu'il surgissait dans

ses pensées, le chagrin étant trop énorme pour être ressenti. C'est ainsi que se creusa un vide que les mots ne pourront que border, ou délimiter.

Traducteur de Nietzsche, Kafka, Handke, Benjamin, Büchner et Stifter, il n'a pas traduit Freud mais s'est intéressé à la dimension linguistique de son œuvre. Lui-même écrit aussi bien en allemand qu'en français, sans pouvoir se traduire lui-même. «*J'ai deux langues maternelles. Je n'ai pas souvenir d'avoir appris le français, un jour je me suis rendu compte que je le comprenais, c'est tout.*» N'est-ce pas là l'indice d'un clivage obligé du moi infantile et d'une régression du sujet par rapport à la langue ? L'enfant avait dû rompre avec l'allemand sous peine de mort. Son apprentissage du français semble avoir suivi la même voie inconsciente que celle d'une langue maternelle. Le français se met en place autour d'images, de gestes, de sensations corporelles et de la présence des autres. Le vocabulaire de la sexualité enfantine qu'il découvre en même temps lui donne son caractère de langue d'enfance. L'allemand restera la langue de la mère perdue, langue dont il retrouvera l'usage au bout de son exil.

La traduction sera un pont entre deux langues, entre deux parts de soi qu'il pourra traverser et réunir. Sa façon de traduire est très littérale, de sorte qu'en «*retraduisant [s]a traduction, on puisse autant que possible retrouver le texte original*». Georges-Arthur Goldschmidt aurait-il cherché toute sa vie à retrouver le «*texte original*» allemand où est consignée son histoire, texte perdu ou effacé qu'aucune traduction ne peut égaler ? ■

**Georges-Arthur Goldschmidt
éclaire les sous-sols
de la mémoire,
ose l'intime jusqu'aux limites
de l'impudeur.**